

19^e Fascicule

FAIRE ATTENTION POUR COUPER LES PAGES DE CHAQUE FASCICULE

Prix : 80 cent. Net

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

(4 FÉVRIER 1915)

LE PANORAMA DE LA GUERRE



Nombreuses
Illustrations
d'après
Photographies

Faits
Militaires

Scènes
Maritimes
etc., etc.

Portraits

Types
Militaires
Français
Anglais
Belges
Allemands
Autrichiens

Cartes
et Plans

LE REPOS DANS LA TRANCHÉE.

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS ET DE PUBLICATIONS
LIBRAIRIE JULES TALLANDIER

75, RUE DAREAU, PARIS (14^e).

24 Pages texte et gravures

EN LORRAINE



Du 2 août au 9 septembre.

Dès le 2 août, comme il a été dit dans la première partie de cet ouvrage consacrée aux faits politiques et diplomatiques du mois d'août, l'Allemagne, avant toute déclaration de guerre, avait engagé contre nous les hostilités en violant sur sept points différents, tant en Lorraine qu'en Alsace, la frontière française.

Du côté lorrain, les agressions qui s'étaient produites ce jour-là se peuvent énumérer et résumer ainsi :

Une colonne venant du Luxembourg avait pénétré sur notre territoire au sud de Longwy, et y avait fait quatre ou cinq kilomètres. Canonnée par les batteries de la place de Longwy, elle avait rebroussé chemin.

A Cirey-sur-Vezouze (59 kilomètres de Lunéville), un détachement de cavalerie allemande avait également franchi la frontière, et occupé un instant Bertrambois. Mais elle avait été repoussée.

Le 3 août, un aéroplane allemand survolait Lunéville, un peu avant 6 heures du soir, à une hauteur de 1500 mètres environ, et lançait sur la ville trois bombes. L'une tombait dans une rue centrale et n'endommageait que la chaussée de cette rue. La seconde explosait à 10 mètres de la sous-préfecture, détruisant en partie le toit d'un vaste hangar. Quant à la troisième, elle ne causait aucun dégât. La population, d'abord quelque peu inquiète de ce bombardement s'abattant sur elle à l'heure même — ce que forcément elle ignorait — où M. de Schoen réclamait ses passeports, n'avait pas tardé à retrouver son calme.

Le 4 août, à Jœuf-Homécourt, près de Briey, une compagnie d'infanterie allemande saccage le bureau de douane et le bureau du télégraphe. Un escadron se porte sur Villers-la-Montagne. Il est refoulé par un détachement de chasseurs à pied, qui fait prisonnier un sous-officier. Deux escadrons viennent jusqu'à Mercy-le-Bas, et un régiment de cavalerie jusqu'à Morfontaine, qui, de même que Mercy et Villers, est dans la région de Briey. Les deux escadrons se retirent sans avoir été inquiétés, et le régiment se replie, sous la menace d'une compagnie d'infanterie française.

Le 5, toujours dans la région de Briey, un demi-peloton de cavalerie allemande et un peloton d'infanterie font une incursion à Trieux. A Norroy-le-Sec, des dragons prussiens sont surpris par des cavaliers français et laissent sur le terrain cinq tués et deux blessés, alors que de

notre côté on n'enregistre aucune perte.

A Morfontaine et à Longwy, deux Français de quinze ans sont fusillés par les ennemis, pour avoir prévenu les gendarmes de leur arrivée.

A Blamont, un sous-officier blessé est achevé par les Allemands.

Le 6, nos troupes qui, jusque-là, s'étaient attachées à maintenir, en vertu de la consigne reçue, une zone de 8 kilomètres en deçà de la frontière, pénètrent en territoire annexé. Ils occupent Vic et Moyen-Vic, respectivement à 6 et à 8 kilomètres de Château-Salins.

Le 9, dans la région de Longuyon-Spincourt, à proximité de la frontière franco-luxembourgeoise, des forces nombreuses de cavalerie allemande, appuyées par de l'infanterie, contraignent un bataillon de chasseurs à pied à céder un peu de terrain.

Le 10, on signale de nombreux mouvements de troupes vers Morhange, qui se trouve à peu près à mi-chemin de Metz et de Sarrebourg, à 25 kilomètres environ de la frontière française.

Dans la région de Blamont, c'est-à-dire à 4 kilomètres en deçà de la frontière, une tentative est faite sur Rogervillers et Hablainville, mais, grâce à l'appui du canon de Manonvillers, elle n'aboutit

Sur les faits importants de cette journée du 10 et celle du 11, le ministère communiquait en outre les informations suivantes :

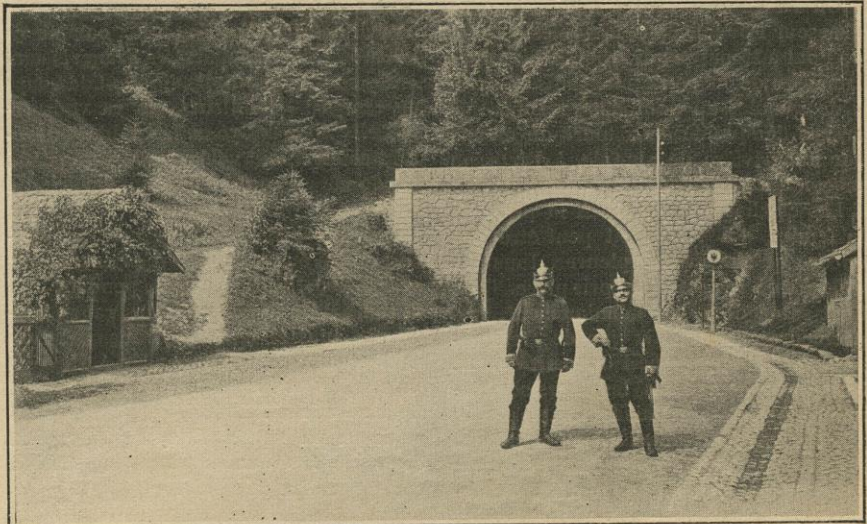
Nos troupes sont presque sur tout le front en contact avec l'ennemi.

Voici les faits les plus saillants qui se sont déroulés aux avant-postes. Comme on va le voir, ils sont tout à l'honneur de nos soldats qui font preuve partout d'un courage et d'une ardeur irrésistibles.

Dans la région de Château-Salins, vers Moncel, une batterie et un bataillon allemands, venant de Vic, ont tenté d'attaquer nos avant-postes. Ils ont été vigoureusement refoulés avec grosses pertes.

Dans cette même région, c'est-à-dire entre Château-Salins et Avricourt, le village de la Garde, situé en territoire annexé, a été enlevé à la baïonnette avec un élan admirable. Les Allemands ne résistent décidément pas à l'arme blanche.

A Mangiennes, région de Spincourt, au nord-est de Verdun, les forces allemandes ont attaqué, dans la soirée du 10, les avant-postes français; ceux-ci ont décidé de se replier devant l'effort ennemi, mais bientôt, grâce à l'interven-



COL DE BUSSANG. — LE TUNNEL (CÔTÉ DE L'ALSACE).

qu'à un échec. Il en est de même dans les environs de Spincourt, où les forces de cavalerie et d'artillerie allemandes sont contraintes à reculer.

tion de notre réserve qui se tenait à proximité, l'offensive a été reprise. L'ennemi a été refoulé, subissant des pertes considérables.

LE PANORAMA DE LA GUERRE DE 1914

Une batterie allemande a été détruite par le feu de notre artillerie, et nos troupes se sont emparées de trois canons, de trois mitrailleuses et de deux caissons de munitions.

On signale qu'un régiment de cavalerie allemande a été très fortement éprouvé.

Les Allemands se sont présentés devant Longwy, qu'ils ont sommé de se rendre. Le commandant de la place a refusé fièrement.

Longwy n'est pas à proprement parler une place forte, car elle n'a pas d'ouvrages détachés et ne possède qu'une simple enceinte à la Vauban. Elle date de la deuxième moitié du dix-septième siècle.

LE PREMIER

Du Figaro :

L'autre jour eut lieu, à Pont-à-Mousson, un enterrement bien humble, en apparence, et pourtant grandiose : celui du premier soldat français tué par les Allemands.

C'était un petit chasseur à cheval. Il s'appelait Pouget. Il partait confiant, heureux de vivre cette guerre, — et cette victoire. Il appartenait au service des reconnaissances, et n'aurait pas cédé sa place pour un boulet de canon. N'allait-il pas être le premier à *les voir*, à savoir comment ils attaquent et comment ils s'enfuient ? C'était une belle aventure. Et voilà que, traîtreusement guetté, il tombe, au coin d'un bois, dans une embuscade, la tête percée d'une balle.

On l'a enterré l'autre matin, le petit chasseur Pouget, dans la modeste église de Pont-à-Mousson qui arborait les armes fameuses de la petite cité jadis illustre, « de gueules au pont d'argent de trois arches flanqué de deux tours du même, sur une rivière de sinople, à l'écusson mouvant du duché de Bar ».

Les cloches ont sonné. A la place de la famille qui ne savait peut-être pas encore qu'elle devait pleurer, tous les officiers du régiment ont pris place. Tous l'ont salué de l'épée unanimement, respectueusement, tandis que des femmes apportaient au cercueil du petit soldat, tressées en couronnes, les fleurs sur lesquelles peut-être il était tombé.

Alors le commandant du 1^{er} escadron, son commandant, s'approcha et il parla au chasseur Pouget, fièrement, tristement, doucement — non plus pour lui donner un ordre ou un avis comme il le faisait hier — mais pour lui dire dans un dernier adieu, son respect, son admiration, peut-être sa jalousie — et pour le remercier au nom de la France. Le curé prononça des paroles latines. Une dernière fois, tous les hommes du 12^e régi-

ment étendirent leur sabre, puis l'abaissèrent.

Après quoi, ils allèrent se battre en jurant de venger leur camarade, tombé le premier de l'armée française. Ils ont peut-être déjà tenu parole.

R. DE F.

Sur des faits qui s'étaient produits dans le village de Pillon, le curé de cette localité avait fait une déposition qui doit figurer au dossier de l'armée de Guillaume II. Ne fût-ce qu'à ce titre, elle doit être reproduite ici.

« Le 10 août, quinze Allemands sont entrés au presbytère et ont mis le curé en joue. On l'a tiré dans la rue, toujours sous les fusils braqués, puis ordre a été donné de le conduire au général. Pour l'y mener, on l'a poussé à coups de crosse. Quand il s'arrêtait, on le frappait. A un moment il a tiré son mouchoir, on le lui a confisqué. Il s'est écrié : « Vous êtes des brutes, amenez-moi à un de vos chefs qui parle français. » Un officier a répondu en français : « Votre compte est bon. » Un boulet français éclate non loin de la troupe emmenant le curé. Les Allemands se couchent, mais ils obligent le prêtre à rester debout.

« On arrive devant le général, qui dit en substance : « Je sais bien que vous n'avez pas tiré, mais vous êtes l'âme de la résistance ; je vais brûler le village. » Le feu est mis d'abord à quinze maisons, puis aux autres. Pendant ce temps, le curé est maintenu deux heures debout sous le soleil. Soldats et officiers l'insultent en français et en allemand. Dès qu'il proteste, on le couche en joue. Les officiers lui disent : « Regardez comme ça brûle. C'est bien fait. Les Français sont des sauvages. » Et ils ajoutent de temps en temps : « D'ailleurs, on va vous fusiller. » Sous ses yeux, les soldats dévoient ce qu'ils ont volé dans le village. On ne donne au curé rien à manger, rien à boire.

« Enfin voici le dernier acte, un officier dit au curé : « Nous vous emmenons avec nous ». Effectivement, pendant tout le combat on le tint dans les rangs allemands, sous la mitraille française, avec une sentinelle pour le garder. A 6 heures du soir, les Allemands, battus, s'enfuirent. Le curé réussit à s'échapper, non sans avoir vu un soldat allemand tuer d'un coup de fusil un habitant de Pillon caché derrière une haie. »

D'autre part, on relevait dans le carnet de notes d'un lieutenant allemand tué, un aveu intéressant.

Il racontait que l'église de Villerupt avait été incendiée et les habitants fu-

sillés ; il ajoutait que la raison donnée, c'était que des observateurs s'étaient réfugiés dans la tour de l'église et que des coups de fusil avaient été tirés des maisons sur les Allemands. Mais cela dit, il notait sur son carnet que ce n'était pas vrai et que ceux qui avaient tiré étaient non des habitants, mais des douaniers et des forestiers.

Bombardement de Pont-à-Mousson

Le 12 août, le ministère de la Guerre faisait le communiqué suivant :

Dans les pronostics sur les premières opérations de l'armée allemande, le bombardement de Pont-à-Mousson, situé à notre extrême frontière, et l'envahissement de la région de Nancy étaient escomptés pour le premier ou le second jour au plus tard de notre mobilisation.

Constatons que le seul de ces événements qui se soit réalisé, arrive le onzième jour et n'aura pas l'influence démoralisante qu'on lui attribuait de l'autre côté du Rhin.

Pont-à-Mousson a été, en effet, bombardé ce matin, à 10 heures, par une artillerie lourde mise en batterie à une assez longue distance.

Une centaine d'obus de gros calibre sont tombés sur la ville, tuant ou blessant quelques habitants et démolissant plusieurs maisons.

Aucune action simultanée d'infanterie n'a accompagné cette canonnade. L'effet produit sur la patriotique population de Pont-à-Mousson est nul.

Un second communiqué complétait le lendemain cette première information. Il était ainsi conçu :

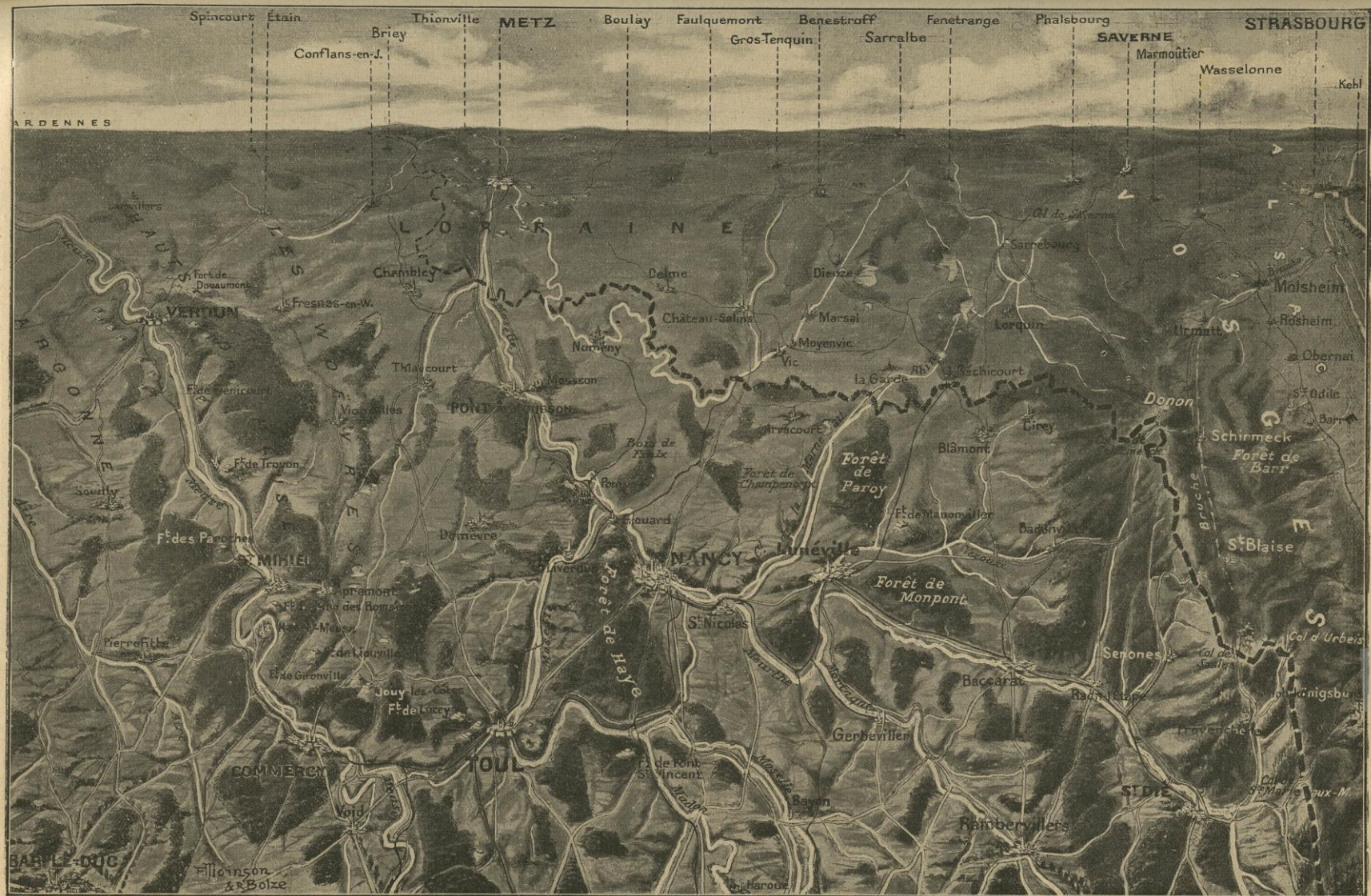
Nous savons aujourd'hui que plus de cent projectiles de gros calibre sont tombés avant-hier, à partir de 10 heures du matin, sur la vaillante petite ville.

Ces projectiles provenaient évidemment d'une batterie de mortiers de 21 centimètres établie à 9 ou 10 kilomètres, à l'est de Pont-à-Mousson. Ils ne pèsent pas moins de 100 kilogrammes et renferment une énorme charge de picrite.

Or nous connaissons maintenant l'effet matériel produit par cette avalanche de fer et d'explosifs.

Les renseignements sûrs qui nous parviennent indiquent que les pertes de la population se chiffrent par 4 tués et 12 blessés.

Deux jours plus tard, Pont-à-Mousson, ville ouverte, subissait un second bom-



~~~~~ CARTE PANORAMIQUE DE LA LORRAINE ~~~~~

C'est en 1766 que la Lorraine avait été constituée en division administrative. Elle se composait du duché de Lorraine, du duché de Bar, des trois évêchés de Metz, Toul et Verdun,

du pays de la Sarre, cédé à la France par le traité d'Utrecht, et du duché de Bouillon. Lorsque l'Assemblée constituante eut décrété la division du territoire français en départements,

la Lorraine se trouva former, pour sa part, ceux de la Moselle, de la Meurthe, de la Meuse et des Vosges, dont la revision du traité de Francfort assurera la reconstitution.

bardement. Au sujet de l'un et de l'autre, le *Journal de la Meurthe* donnait les détails qu'on va lire :

« Mercredi matin, 12 août, vers 9 heures 30, des pièces de fort calibre, qui avaient été amenées sur les hauteurs d'Arry et de Bouxières-sous-Froidmond, à la cote 400 mètres, et appuyées en arrière par l'artillerie du fort Saint-Blaise, ouvrirent un feu violent sur la ville de Pont-à-Mousson, et principalement sur le quartier Saint-Martin, situé sur la rive droite de la Moselle et où se trouvent le nouvel hôpital et le collège.

« Successivement, 60 projectiles furent tirés, éclatant sur la ville, éventrant les maisons, défonçant les toitures, tuant jusque dans leurs habitations de paisibles habitants.

« Un obus a tué une femme et trois enfants qui se trouvaient dans le corridor d'une maison : une fillette de onze ans et deux garçons, dont l'aîné était âgé de neuf ans.

« Un obus éclata place du Paradis ; on signale plusieurs maisons détruites ; des projectiles atteignirent aussi le quartier Saint-Laurent.

« La population de Pont-à-Mousson s'est montrée admirablement courageuse.

« Pont-à-Mousson a été de nouveau bombardé, vendredi 14 août. Le feu a commencé à 4 heures du matin et s'est prolongé jusqu'à 6 heures 10. Plus de 200 obus de 150, de 180 et même de 220, sont tombés sur divers points de la ville, dont une quarantaine sur l'ancien petit séminaire, devenu hôpital, que les barbares paraissent particulièrement viser.

« Une pauvre fillette de dix ans, qui se trouvait dans les jardins, a été tuée. C'est heureusement la seule victime. Mais la magnifique abbaye des Prémontrés est fort abîmée par les obus.

« Aucun blessé. Une dizaine de maisons ont été endommagées.

« A l'hôpital, un des obus a éclaté près du lit où est soigné un officier saxon blessé. Personne n'a été atteint par les éclats.

« Les Allemands rectifiaient le tir au moyen d'un ballon captif, qu'on pouvait apercevoir à la lorgnette, planant au-dessus de leurs batteries et faisant des signaux aux artilleurs. »



### Atrocités allemandes

Nomény, village français situé à l'est de Pont-à-Mousson, à environ 5 kilomètres de la frontière, était détruit peu de temps après. Ceux des habitants qui avaient pu échapper au pillage s'étaient réfugiés à Nancy. Une jeune fille, Mlle Jacquemot, originaire de la Lorraine annexée, fit à un rédacteur de l'*Est républicain* le récit des effroyables

événements auxquels elle avait assisté. Le jeudi matin, vers dix heures, entendant crier dans la rue, elle sort : « Les Prussiens ! Les Prussiens ! Sauvez-vous dans les caves ! »

« Craignant un nouveau bombardement, raconte-t-elle, je rentre pour ouvrir les fenêtres et fermer les persiennes, ainsi qu'il avait été ordonné... Des cavaliers, des fantassins prussiens, hurlant, sabre au clair, revolver au poing, arrivent de tous les côtés. « *Capout ! Capout !* Tous les Français *capout !* » criaient-ils. Je passe par la grange, et par le derrière des habitations j'arrive enfin chez ma voisine. D'autres personnes y sont déjà venues. Nous sommes quatorze. Nous descendons aux caves. »

Un peu plus tard, les Prussiens y descendent aussi mais n'aperçoivent point les pauvres femmes.

« Ils sont remontés, reprend Mlle Jacquemot, mais c'est pour nous arroser de pétrole, par le soupirail. Ils mettent le feu. On étouffe. On va mourir, brûlées ou asphyxiées... Il faut sortir à tout prix. Mourir pour mourir, mieux vaut mourir d'une balle ou d'un coup de baïonnette. Quelqu'un de nous a une montre. Il regarde. Il est cinq heures. Il y avait sept heures que nous étions là ! Une « paire » de jeunes filles — car avec les femmes, il n'y avait que quelques enfants et des vieillards — une « paire » de jeunes filles se dévouent. Mais nous sommes sorties trois, les deux demoiselles Nicolas et moi... Nous sortons du côté de la remise... Tout brûle dans Nomény. Toute la rue est en flammes. Il ne faut pas songer à sortir du côté de la rue... Nous n'avons plus qu'un espoir, c'est d'essayer de gagner les champs. Nous entrons dans le premier jardin venu. Soudain, nous entendons parler allemand derrière notre mur. Des soldats prussiens l'escaladent. Cette fois, nous croyons bien que pour de bon notre dernière heure est venue. Or le premier Prussien qui apparaît nous crie : « *Fourt ! Fourt !* Allez-vous-en ! Sauvez-vous !... » Enfin les Prussiens nous rassemblent et nous emmènent. En route, d'autres viennent nous rejoindre. Nous revenons à Nomény, vers le pont. Nous supplions de nous laisser passer. « Nous sommes des femmes ! Ayez pitié de nous... » On refuse de nous laisser passer. Mais enfin, après bien des supplications, on nous emmène à l'infirmierie installée chez M. Zambeau. Là, les soldats sont gentils. Ils nous consolent. Ils nous disent que ce sont leurs officiers qui les forcent à incendier et à fusiller. L'un d'eux nous parle en français.

« — Je suis Lorrain, moi aussi, dit-il. Je suis de Novéant. J'ai une mère... »

« Il pleurait.

« En traversant les rues en flammes, nous avons vu des morts et des morts. Il y en avait qui avaient la tête fendue.

Une vieille femme, qui allait avoir ses cent ans au mois de novembre, est tombée d'épuisement pendant le trajet. Bien sûr qu'elle est morte. A l'infirmierie Zambeau, on nous a donné du pain et un peu de charcuterie. Nous avons couché par terre, et ce matin, vendredi, vers 6 heures, on nous a fait déguerpir.

« Nous voici dans la rue. Un officier nous demande où nous voulons aller. Comme personne ne savait trop que répondre, on nous emmène du côté de Mailly, c'est-à-dire vers la frontière. Nous marchons environ deux kilomètres, escortés par des soldats, et nous constatons que Mailly n'est pas brûlé. Puis, l'on nous fait rebrousser chemin. Nous voici de nouveau à Nomény. Nouvel ordre. On repart. On nous fait faire cinq fois cette navette... Nous n'en pouvons plus. Enfin, la sixième fois, lorsque nous arrivons au moulin de Brionne, les soldats allemands nous abandonnent. « Allez où vous voulez, nous dit l'un d'eux, en français. Vous êtes libres. » Nous avons suivi la route... De temps en temps, nous nous retournions pour regarder une dernière fois notre pauvre Nomény. Ma maison n'existait plus, et l'une des seules maisons qui restaient, la pharmacie, ne formait plus qu'un brasier énorme. »

Des ambulances françaises recueillirent enfin les malheureuses fugitives.

— Étiez-vous nombreux ? demande-t-on à Mlle Jacquemot.

« — Oh ! un cent, cent vingt peut être. Peut-être cent cinquante, répond-elle. Avec une autre colonne qu'on m'a dit être partie d'un autre côté, c'est tout ce qui restait de vivant à Nomény. »

On demande à Mlle Jacquemot si les Allemands ont emmené des otages.

« — Je ne sais pas si c'est pour les garder comme otages ou pour les fusiller, mais ils ont ramassé tous les hommes, depuis les vieillards jusqu'aux gamins de quinze ans. Ceux là, je ne sais pas ce qu'ils sont devenus. J'ai entendu dire qu'ils en avaient fusillé beaucoup sur la place, mais je ne l'ai pas vu... »



Revenant, le 15 août, sur le combat qui s'était livré, le 11, à Mangiennes, région de Spincourt, le ministère annonçait que, le lendemain, s'était poursuivi notre avantage.

Une batterie française surprenait le 21<sup>e</sup> régiment de dragons allemand, pied à terre. Nos pièces ouvraient aussitôt le feu, et le régiment était anéanti.

Le résultat de ce double succès remporté dans les deux journées était immédiatement sensible. Non seulement le mouvement en avant des forces allemandes s'était arrêté dans cette région, mais elles se repliaient suivies de près par les nôtres.

## LE PANORAMA DE LA GUERRE DE 1914

Au cours de cette poursuite, nos soldats trouvaient dans plusieurs villages voisins, Pillon et autres, de nombreux blessés allemands atteints dans le combat de la veille.

Neuf officiers et un millier d'hommes, blessés et prisonniers, restaient entre nos mains.

Ils déclaraient que la lutte avait été des plus chaudes. Le tir précis et nourri de nos soldats les avaient démoralisés. Il y avait eu dans leur 5<sup>e</sup> chasseurs une véritable panique. Ce régiment allemand était soutenu par les 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup> et 21<sup>e</sup> dragons, un groupe d'artillerie et six compagnies de mitrailleuses. Malgré l'importance de ces forces, le succès français avait été complet.



Avec autant de sincérité qu'il faisait connaître au public les succès remportés par nos troupes, le ministère se faisait un devoir d'enregistrer les échecs qu'elles avaient pu subir. C'est ainsi qu'il communiquait cette nouvelle qu'après s'être emparés du village de la Garde, deux de nos bataillons s'en étaient vu chasser par une contre-attaque des Allemands. Ceux-ci, d'ailleurs bien supérieurs en nombre, les avaient finalement rejetés sur Xures.

Le 13, il ne s'était produit aucun fait saillant. On ne trouvait à relever que quelques escarmouches de patrouilles et des engagements d'avant-garde.

Toutefois, à Chambrey, la première station en Lorraine annexée de la ligne de Nancy à Château-Salins, deux compagnies du 18<sup>e</sup> régiment d'infanterie bavaroise avaient été surprises par nos troupes et refoulées vigoureusement en laissant un assez grand nombre de morts et de blessés.

Le 14 août au soir, une affaire importante était engagée dans la région de Blamont-Cirey-Avicourt, en avant de la frontière.

Une de nos divisions avait commencé l'attaque. L'ennemi était fortement retranché par des ouvrages de campagne, en avant de Blamont. Ses avant-postes refoulés, le combat s'arrêtait jusqu'à la pointe du jour. A l'aube, nous reprenions l'offensive, et dans la matinée une action d'infanterie, soutenue par l'artillerie, élevait Blamont et Cirey.

Les forces allemandes, évaluées à un corps d'armée bavarois, occupaient alors les hauteurs qui dominent au nord ces deux dernières localités. Mais les forces françaises dessinaient un double mouvement débordant, qui déterminait le corps bavarois à ramener ses colonnes en arrière, dans la direction de Sarrebourg.

L'affaire avait été chaude et bien conduite. Les Allemands subissaient des pertes sérieuses, aussi bien dans la défense de Blamont et de Cirey que dans

celle des hauteurs où ils avaient pris position.

Le lendemain, par un nouveau bond en avant, nos troupes contraignaient le

Indigné par les brutalités qu'il voyait commettre sur des enfants — sa propre fille reçut un coup de crosse en pleine figure — M. Colin, s'adressant à un jeune



PONT-A-MOUSSON. — LA MOSELLE, L'ÉGLISE SAINT-MARTIN.

corps d'armée bavarois à reculer encore, et se portaient sur Lorquin, en Lorraine annexée, à 10 kilomètres de Sarrebourg, où elles enlevaient le convoi d'une division allemande de cavalerie, comprenant dix-neuf camions automobiles.

Dans Blamont, les Allemands avaient tenu à marquer leur passage par plusieurs de leurs atrocités coutumières.

Sans aucune raison, sans provocation d'aucune sorte, ils avaient mis à mort trois personnes, dont une jeune fille et un vieillard de quatre-vingt-dix ans, M. Barthélemy, ancien maire de cette commune...

Des procès-verbaux dressés par le préfet de Meurthe-et-Moselle donnaient d'ailleurs sur les actes de sauvagerie commis par les troupes allemandes, lors de leur incursion dans la région de Blamont-Cirey, les détails suivants :

A Blamont, les soldats ont assassiné plusieurs personnes, pillé et saccagé de nombreuses maisons, entre autres une grande chocolaterie appartenant à M. Burus, citoyen suisse.

Quand ils durent quitter Blamont et se replier, ils emmenèrent douze otages, dont le curé et le buraliste. Ils les conduisirent auparavant à la place où un habitant, M. Louis Foëll, venait d'être fusillé, et leur montrant la cervelle épanchée sur les pavés sanglants, les menacèrent du même sort.

L'un des otages, M. Colin, professeur de sciences au lycée Louis-le-Grand à Paris, qui se trouvait en villégiature dans la localité avec sa famille, fut emmené en chemise, pieds nus.

lieutenant, lui cria : « Mais vous n'avez donc pas de mère ! » Et l'émule de Forstner de répondre textuellement ces paroles caractéristiques de la mentalité d'une race : « Ma mère n'a pas fait de cochons comme toi. »

Les otages emmenés jusqu'à Cognev, enfermés dans l'église de cette commune de 6 heures du soir à 7 heures du matin, ont pu retourner à Blamont.

Chez toutes ces populations lorraines, si tragiquement éprouvées, aucun abattement, aucune défaillance. Un sentiment domine les chagrins les plus cruels : « La France va vaincre ! » Ceux-ci ont perdu leurs récoltes ; ceux-là ont vu leur maison saccagée ; les uns ont vu les barbares incendier leur demeure ; d'autres ont vu fusiller. Beaucoup ont été menacés, insultés, frappés, blessés. Quelques-uns ont connu en même temps toutes ces épreuves. Aucun ne baisse la tête. Les yeux ont des flammes, non des larmes.



### Au-dessus de Metz

Le vendredi 14 août, à 5 heures et demie de l'après-midi, le lieutenant Cesari et le caporal Prudhommeau s'envolaient tous deux, chacun à bord d'un aéroplane, avec mission de reconnaître et de détruire si possible le hangar à dirigeables de la station aéronautique militaire de Metz, Frescaty.

Les deux aviateurs sont arrivés au-dessus de la ligne des forts de Metz, le lieutenant à une altitude de 2700 mètres, le caporal à 2200 mètres.

assaillants. Le choc fut formidable et l'ennemi, complètement surpris, lâcha pied. Nos 75, entrant alors en jeu, achevèrent la déroute, et, tirant à une faible portée, firent dans les rangs ennemis un épouvantable carnage. Les assaillants prirent la fuite, mais d'autres troupes les remplacèrent. A nouveau, les Allemands s'élançèrent à l'assaut de nos lignes et à six reprises ils furent repoussés. Les cuirassiers blancs chargèrent avec furie, mais nos shrapnells firent de tels ravages dans leurs rangs que bientôt le sol du plateau était jonché de leurs cadavres aux cuirasses étincelantes. Les pertes allemandes furent épouvantables. Des milliers et des milliers de cadavres couvraient le sol, et dans la soirée du 9, l'ennemi demanda un armistice de quatre heures pour pouvoir enterrer ses morts. On dit qu'il profita de cet armistice pour mettre en position, à la faveur d'un violent orage, de grosses pièces avec lesquelles il bombarde ensuite Nancy.

Le jour suivant, les troupes françaises prenaient définitivement l'offensive et bombardaient les bois de Champenoux dans lesquels l'ennemi s'était réfugié. A onze heures du matin, il n'y restait plus que les cadavres et les blessés qu'il n'avait pu enlever.

De son côté l'armée de Metz, qui avait quitté Pont-à-Mousson le 22 août pour attaquer le plateau d'Amance de la direction de l'est; s'était dirigée sur Sainte-Geneviève dont l'occupation était indispensable au succès de l'opération. Elle comptait s'emparer du village sans coup férir, mais, gênés dans leur marche par les réseaux de fils de fer barbelés disposés par les Français autour du village, les Allemands jugèrent prudent de préparer leur attaque au moyen de leur artillerie lourde et de campagne. Dans un espace de 75 heures, ils lancèrent 4000 obus sur Sainte-Geneviève. Le village était occupé par un seul régiment d'infanterie de 3000 hommes qui, bien retranchés, ne perdirent que trois tués et une vingtaine de blessés pendant le bombardement. Les batteries françaises s'étaient si bien dissimulées que les avions ennemis ne purent les découvrir. Elles laissèrent les Allemands gaspiller leurs munitions sans répondre.

Le 24 au soir, le général allemand, trompé par ce silence et croyant que l'infanterie française était anéantie, fit avancer ses troupes en colonnes compactes sur Sainte-Geneviève.

Quand nos 75 jugèrent la distance convenable, ils ouvrirent le feu.

Pendant trois heures leurs obus s'abattirent sur les masses d'infanterie allemande.

L'infanterie française avait reçu l'ordre de laisser avancer l'ennemi jusqu'à

500 mètres des tranchées. A ce moment, le commandement si redouté des Allemands de : « Baïonnette au canon ! » retentit. Mais nos hommes avaient préalablement reçu le mot d'ordre. Au lieu de charger, ils restèrent dans leurs tranchées. Cependant, entendant sonner la charge, les Allemands, qui s'étaient couchés à terre avant le dernier bond contre les tranchées françaises, se levèrent pour recevoir le choc de nos troupes. Celles-ci dirigèrent alors contre les rangs ennemis une succession de salves meurtrières.

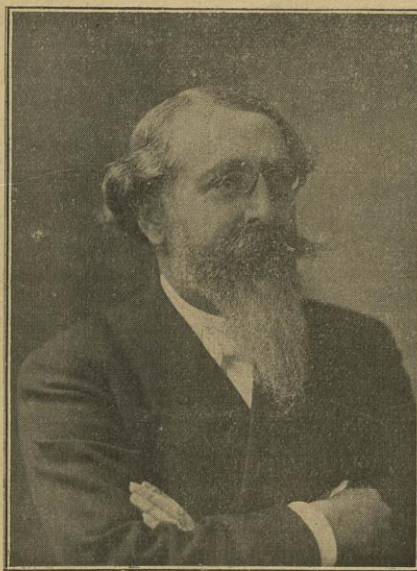
Le subterfuge avait réussi, et dès lors les lebelles ne s'arrêtèrent plus de tirer. En quelques instants 4000 cadavres allemands se trouvaient amoncelés devant les tranchées françaises.

A la chute du jour, l'ennemi abandonnait sa tentative et se repliait, complètement démoralisé, sur le village d'Atton.

Les survivants, en arrivant à Atton, baptisèrent Sainte-Geneviève du nom de « Trou de la Mort ».

Le récit qu'on vient de lire apportait déjà de premières précisions sur des faits de guerre, glorieux pour notre armée, dont l'importance avait échappé en partie au public, l'attention de celui-ci se trouvant accaparée par les événements militaires qui se déroulaient avec une fou droyante rapidité de la Sambre à la Marne.

A ce titre il méritait grandement d'être



M. MIRMAN, PRÉFET DE MEURTHE-ET-MOSELLE.

conservé, à ce titre nous l'avons reproduit.

Mais, à la fin de novembre, un très distingué rédacteur du *Temps*, M. Émile Henriot, avait visité les champs de

bataille de la Lorraine. Il en rapportait non seulement des impressions directes, mais encore des données techniques, dont la divulgation ne présentait plus aucun inconvénient, par lesquelles s'éclairaient certains points restés jusqu'alors ignorés. Et l'exposé qu'il publiait dans son journal, en l'étendant aux combats qui s'étaient livrés du 8 au 12 septembre autour de Nancy, complétait de la façon la plus heureuse le récit donné par le *Times*.

En raison de la portée des faits auxquels il a trait, nous publions donc également l'article de M. Émile Henriot, qui constitue un véritable document d'histoire.

### LES BATAILLES DEVANT NANCY

Nancy, 1<sup>er</sup> décembre. — Hier, nous avons parcouru les champs des batailles qui se sont livrées devant Nancy, au début de septembre. C'est, entre les hauteurs de Sainte-Geneviève, près de la Moselle, sous Pont-à-Mousson et Dombasle, sur la rive droite de la Meurthe, un front d'une cinquantaine de kilomètres, orienté du nord-nord-ouest au sud-est, et que traverse, à angle droit, la grande route de Nancy à Château-Salins. Paris, et je crois que l'on peut dire la France, ne se sont pas très bien rendu compte (tout occupés que nous étions de l'issue des combats plus proches de la Marne et de l'Aisne) de l'importance et de la violence de cette longue suite de batailles qui, du 22 août au 12 septembre, ont ensanglanté cette région, et à l'ensemble desquelles le Grand-Couronné de Nancy a donné son nom, sous quoi l'Histoire les connaîtra. De ces semaines de batailles acharnées est sortie une grande victoire, qui d'abord a sauvé Nancy, et ensuite a couvert de gloire le général de Castelnau. L'opinion publique n'a pas été injuste envers lui; n'est-ce pas ce chef éminent que le populaire a déjà décoré de ce sobriquet glorieux, emprunté à la géographie du sol qu'il a su conserver français : le *grand couronné de Nancy*?...

Son armée, en liaison à l'ouest avec l'armée du général Sarrail, établie autour de Verdun, et à l'est avec celle du général Dubail, alignée dans la région de Baccarat aux Vosges, comprenait, outre quelques unités et des renforts envoyés de Toul au cours de la bataille, trois divisions de réserve, la 59<sup>e</sup>, la 68<sup>e</sup> et la 70<sup>e</sup>, réparties dans cet ordre sur les trois secteurs suivants : à gauche, un premier front allant de la Moselle (à la hauteur de Loisy) jusqu'au village de Sainte-Geneviève, perché sur les premières pentes du Grand-Couronné que l'on rencontre

en venant du nord ; au centre, une ligne dirigée presque du nord au sud, et faisant face à l'est, de la Rochette à Velaine, par le grand mont d'Amance, à l'ouest de la forêt de Champenoux ; la région de Lunéville enfin marquait le point le plus extrême de notre droite. La liaison y était établie entre les armées Castelnau et Dubail par une division de cavalerie. Notre ligne s'étendait donc (pour l'armée de Castelnau) au pied du Grand-Couronné, espèce de fer à cheval de hauteurs et de plateaux escarpés dont les deux extrémités s'appuient l'une sur la Moselle, l'autre sur la Meurthe, à la hauteur de Loisy et de Dombasle.

Bien que les actions engagées sur ce front par l'armée du général de Castelnau se soient produites dans un même temps, l'extrême enchevêtrement des lignes françaises et allemandes ne permet pas d'en faire un récit unique et d'ensemble. Aussi bien, sur chaque point du front, la bataille eut lieu, locale, presque isolée de la voisine. Commencant donc notre visite à ces théâtres héroïques par la gauche, l'officier de l'état-major qui nous accompagne nous a d'abord conduits de Nancy à Loisy, petit village situé dans la vallée de la Moselle, sur la rive droite de la rivière. De là, tandis qu'à notre gauche la Moselle d'argent forme de sinueux et gracieux méandres, au milieu d'une large vallée, on aperçoit en face de soi, quand on regarde le nord, un piton élevé, que couronne le village de Mousson. Pont-à-Mousson s'étale derrière ce pic. Au pied sud de Mousson, le village d'Atton, et sur notre droite, la colline abrupte de Sainte-Geneviève.

C'est sur ce front Loisy-Sainte-Geneviève que, dès le 20 août, une partie de notre 59<sup>e</sup> division était disposée, avec la mission de défendre la vallée de la Moselle et la route de Nancy. A cette date du 20 août, nous étions cruellement battus à Morhange, en territoire annexé ; Nomény était attaqué et pris ; Pont-à-Mousson, violemment bombardé les deux premiers jours de septembre, était abandonné par nous et occupé par les Allemands. Le 4 septembre, tandis que d'autres forces allemandes descendaient de Château-Salins vers notre centre, de fortes colonnes ennemies, venues du nord, commençaient à déboucher sur les deux rives de la Moselle. Sur la rive droite, qui seule nous occupe aujourd'hui, les Allemands entreprenaient avec une extrême activité le bombardement du piton de Mousson, qu'ils pensaient très solidement défendu, puis ils y donnèrent l'assaut. Ils y firent leur entrée d'ailleurs sans coup férir : nous n'y étions plus. Pendant la nuit du 5 au 6, ils reprenaient leur canonnade, dirigée cette fois sur nos positions de Sainte-Geneviève et de Loisy, et le 6 au soir, on voyait les premiers fantassins allemands déborder du village d'Atton et de la

forêt de Facq, qui est au-devant de Sainte-Geneviève, et, à cheval sur la route d'Atton à Loisy, se diriger contre nos positions établies derrière des

fut aussi belle que l'attaque était énergique, comme on en put juger le lendemain, quand le jour fut venu, au nombre de cadavres allemands étendus, les cisailles

## PROCLAMATION

Il est strictement défendu aux habitants de tout sexe de quitter leurs maisons tant que cela n'est pas absolument nécessaire pour faire de petites courses, afin d'acheter des vivres ou abreuver le bétail. De nuit il est absolument défendu de quitter les maisons dans toutes les circonstances.

Quiconque essaie de quitter la localité, de nuit ou de jour, sous quelque prétexte que ce soit, sera fusillé.

Arracher les pommes de terre ne peut se faire qu'au consentement du Commandant et à la surveillance militaire.

Les troupes allemandes ont l'ordre d'exécuter strictement ces dispositions, par des sentinelles et des patrouilles, qui sont autorisées à tirer sur quiconque manque à cette disposition.

Le Général Commandant en Chef.

FAC-SIMILÉ D'UNE AFFICHE « PASSE-PARTOUT » PLACARDÉE SUR LES MURS DE LUNÉVILLE PENDANT L'OCCUPATION PRUSSienne.

retranchements sur Loisy, son cimetière et les pentes ouest et nord de Sainte-Geneviève, où nous nous étions fortifiés. Notre artillerie appuyait Sainte-Geneviève, mais nous n'avions à Loisy qu'une seule compagnie du 314<sup>e</sup>. Elle était si bien à l'abri, toutefois, dans le cimetière et sous les réseaux de fil de fer qui devançaient nos tranchées, qu'à elle seule elle put arrêter et soutenir à la fin de la journée du 6 et pendant une partie de la soirée, à la faveur d'un combat de nuit, entre six heures et dix heures du soir, l'effort de toute une division ennemie. Celle-ci, ayant perdu beaucoup de monde dans cette offensive, renonça à attaquer Loisy de front et, tournant vers l'est, s'élança contre les flancs nord du plateau de Sainte-Geneviève. Nos ennemis y tombèrent dans les houblonnières et les vignes qui couvrent une partie de ces pentes, et se heurtèrent là à quelques troupes françaises de renfort envoyées exprès pour boucher un trou, entre Sainte-Geneviève et Loisy. Mais les défenseurs de Loisy se croyaient sur le point d'être tournés par leur droite et menacés d'être rejetés sur la rivière, cependant que ceux de Sainte-Geneviève pensaient être pris à revers par leur gauche ; d'autant que les troupes allemandes sorties de la forêt de Facq attaquaient avec la dernière vigueur la 17<sup>e</sup> compagnie du 314<sup>e</sup>, établie dans des tranchées sur la crête de Sainte-Geneviève, qu'elle était également seule à défendre. La défense

dans une main, le fusil dans l'autre, au milieu de nos fils de fer barbelés. Cependant, les nôtres, attaqués par d'innombrables Allemands, tambours et fifres (en tête, tinrent bon, et les assauts de l'ennemi furent aussi souvent rejetés que tentés. Quelques hommes qui fuyaient vers Sainte-Geneviève furent vigoureusement ramenés en avant, revolver au poing, par le commandant de Montlebert, qui fut blessé dans cette affaire et promu depuis lieutenant-colonel, tandis que le capitaine Delmas, commandant la 17<sup>e</sup> compagnie, était tué.

Malheureusement, sur la rive gauche de la Moselle, l'ennemi avait pu progresser, de telle sorte qu'il établissait, le 7 au matin, son artillerie sur les hauteurs de Cuittes, d'où il lui devenait possible de canonner à revers Loisy et Sainte-Geneviève. La position n'étant plus tenable pour nous, l'ordre fut donné de nous reporter sur une seconde ligne en arrière. Le commandant de Montlebert ne voulait point s'y résoudre : il ne se crut obligé de s'incliner qu'après seulement qu'on lui en eut envoyé l'ordre par écrit.

L'effort des Allemands s'était limité dans cette région à notre seule position de Sainte-Geneviève. Ils escomptaient l'emporter le 7, et le 8 être à Nancy. De fait, le 7, nous devions évacuer Sainte-Geneviève, nos hommes persuadés que c'était une défaite, alors qu'en réalité c'était une affaire des plus favorables pour nous. Alors en effet que nous avions

épuisés, fourbus, hagards ; ils avaient à peine le temps de manger — et quoi d'ailleurs ? — pendant cette bataille incessante. On leur demanda de nouveaux efforts. Un officier me dit que parfois on rencontrait des troupes qui marchaient au hasard devant elles, ne sachant où elles allaient, et tournant le dos à la bataille. On les retournait, on les lançait contre l'ennemi, et elles y allaient, sans un mot, sans une plainte, avec une sorte d'ivresse furieuse. Le 11, nous parvenions au milieu de la forêt, vers la maison forestière de l'étang de Brin — et là encore le combat fut acharné. Mais le régiment envoyé de Toul se faisait massacrer et devait être, lui aussi, remplacé le lendemain par le 145<sup>e</sup>. Ainsi à bout d'efforts, ayant affaire à des ennemis terriblement supérieurs en nombre — nous avions à peu près la valeur de deux corps d'armée engagés contre des forces doubles — nous continuions de nous agripper à l'adversaire, à l'attaquer avec une violence désespérée, et par des prodiges de volonté, à le réattaquer encore dans le moment même où il venait de nous repousser. Ainsi encore une fois on put contrôler la vérité de cet axiome militaire qui donne la victoire à celui des combattants qui est capable de souffrir un quart d'heure de plus que l'autre. Le 12 septembre, en effet, les Allemands, épuisés par nos attaques incessantes depuis quinze jours, se voyaient obligés de battre en retraite, en longues colonnes profondes, et l'empereur qui, des hauteurs voisines de la Seille, dans la région d'Éply, avait assisté à ces combats, devait remettre *sine die* son entrée à Nancy, attendue, espérée depuis si longtemps. Aux mêmes dates ses troupes étaient écrasées sur la Marne.

Depuis ce jour, nous n'avons pas cessé de progresser dans la région qui s'étend à l'est et au nord de Nancy, et dès lors si victorieusement, que, le 13 septembre, on pouvait lire dans les communiqués officiels que les forces allemandes qui se trouvaient sur la Meurthe battaient toutes en retraite, et que nous avions réoccupé, outre Saint-Dié et Lunéville, Raon-l'Étape, Baccarat, Réméréville et Pont-à-Mousson. Le 13 au soir le territoire français compris entre les Vosges et Nancy était totalement évacué par l'ennemi.

Ainsi l'admirable ténacité de nos soldats, la volonté de nos chefs, au cours de ces trois semaines des plus durs combats, avaient donné ce magnifique résultat de dégager notre frontière, en même temps qu'accrochant à l'est de considérables forces allemandes, elles permettaient au général Joffre d'opérer en toute liberté sur la Marne et d'y effectuer cette belle série de manœuvres qui devaient le conduire à la victoire.

Emile HENRIOT.



### GERBÉVILLER

On m'a dit :

« Allez voir Gerbéviller, en Lorraine. Il faut, si l'on veut se faire une idée exacte et complète de la *kultur* germanique et apprécier le genre de travail auquel le grand état-major allemand astreint ses gens de guerre, il faut avoir vu les ruines de cette pauvre ville inoffensive, bombardée avec un acharnement fou, ravagée, incendiée, ensanglantée avec une fureur méthodique, par des bourreaux qui n'eurent même pas l'excuse de l'emportement ni le prétexte d'une vengeance, et qui s'appliquèrent à faire souffrir, après la bataille, une population désarmée. Pourquoi cet effroyable luxe d'inutile férocité ? Pourquoi ces attentats absurdes, ces meurtres stupides ? Allez voir Gerbéviller. Et tâchez de trouver sur place l'explication de cette criminelle folie... »

... La route, quittant Saint-Dié, suit en pente douce cette vallée de la Meurthe que naguère encore j'ai vue si riante et si paisible, entre les hautes et profondes sapinières de la Madeleine, du bois de Jumelles, et les prairies ondulées où la vive couleur des toits de la Pêcherie et de la Voivre mettait une claire note rouge parmi la verdure des herbes et des feuillages. A présent, les toits de tuiles sont défoncés, les charpentes ont été arrachées, les murailles sont criblées de trous béants. On dirait qu'une rafale de fer et de feu a passé sur toute la contrée, cassant les arbres çà et là, décoiffant les maisons, tuant bêtes et gens au hasard de la rencontre. Ces dégâts, ce sont les traces que laissent les Allemands lorsqu'ils sont en fuite. Chassés de Saint-Michel, de la Bourgonce, de Nompelize, de Saint-Rémy, d'Étival, de Saint-Jean-d'Ormont, du Ban-de-Sapt, forcés de reculer aux premières étapes d'un chemin par où sans doute ils espéraient rejoindre à Nancy l'état-major chargé d'organiser l'entrée solennelle et théâtrale du kaiser dans la capitale de la Lorraine, les bombardiers du général von Knœrzer ont épuisé sur des paysans, sur des logis rustiques, sur des troupeaux, leur provision de « marmites » explosives. Tout le long des bois de Moyenmoutier, non loin de l'ancienne abbaye de Senones, où Voltaire, s'étant fait ermite, eut quelques démêlés avec le prince régnant de Salm-Salm, on ne voit que maisons canonnières, décombres accumulés, « entonnoirs » creusés dans le sol par l'éclatement des énormes obus... Du reste, toute cette mitraille fut impuissante à détruire le charme de ce paysage vosgien, où les

cinq abbayes de Saint-Dié, de Bonmoutier, de Moyenmoutier, d'Étival et de Senones formaient jadis par leur position, dans la haute vallée de la Meurthe, le dessin d'une croix mystique. Cette contrée fut autrefois, en des siècles sombres, une « terre d'immunité » à l'abri de toute emprise féodale. Cette tradition, que les professeurs des universités allemandes doivent bien connaître, puisqu'ils sont, à ce que l'on dit, terriblement savants, n'a pas préservé des effets de la *kultur* germanique, unie à la féodalité prussienne, ce coin de Lorraine française.

En passant à Raon-l'Étape, un de mes compagnons de voyage me dit :

« Voilà du travail allemand au contrôle. »

En effet, nous voyons les tristes preuves d'un incendie prémédité, voulu, propagé par ordre, selon les principes qu'a posés dans un manuel pratique de barbarie pédante le célèbre baron von der Goltz pacha.

On songe à ce vers des *Orientales* :

Les Turcs ont passé là, tout est ruine et deuil.

Guillaume II, le glorieux allié des Barbares d'Orient, n'a rien à envier aux bachi-bouzoucks. Plus de cent maisons, à Raon-l'Étape, ont été brûlées. La halle aux blés, la poste, les écoles ne sont plus que des monceaux de ruines calcinées. Aux alentours de Raon, sur la route de Strasbourg, à Celles, à Allarmont, à Vexaincourt, à Luvigny, dans tous les villages qu'a repérés le docteur Julius Euting, l'inquiétant « président » du *Vosgesclub*, on voit les tombes des pauvres curés et maires, fusillés sous les yeux du général von Deimling... Ces martyrs ont été vengés par nos bataillons de chasseurs alpins et d'infanterie coloniale, par nos artilleurs et par ces infatigables combattants que les Anglais appellent nos « splendides pioupiou ». Hélas ! combien de nos soldats reposent, tout près d'ici, dans les cimetières de Bréhimont, de Neuf-Étang, de Saint-Benoît, et sous les sapins de la forêt de Sainte-Barbe ?

Baccarat, que j'ai vu si alerte à l'ouvrage, si gaiement industriel, offre aux regards des voyageurs le déplorable spectacle de ses cristalleries incendiées, de son église à moitié démolie, de ses boutiques pillées. J'interroge un passant :

« Combien ont-ils brûlé de maisons, ici ? »

— Cent deux. »

A Domptail, les Prussiens du régiment d'infanterie n° 70, venu de Sarrebrück, n'ont pas eu le temps de faire beaucoup de mal. Ils ont dû évacuer précipitamment les tranchées qu'on voit encore dans le village. Cette fuite les mena d'une traite jusqu'à Dieuze....